

**DIEU EST SOUVERAINEMENT LIBRE DANS SON ACTION:
AUX UNS IL DONNE LA RICHESSE AUX AUTRES LA
PAUVRETE**

Je m'appelle Louis Kwame. C'est ici ma maison. C'est moi qui suis en train de raconter ce conte aujourd'hui. Le père est venu (1) et nous a demandé de raconter des contes.

Autrefois il y avait un homme et sa femme. Cet homme était tellement pauvre qu'il ne savait pas quoi faire. Cela durait depuis longtemps.

Un jour sa femme l'appelle et lui dit :

- Papa! (2)

Il répond :

- Oui!

Elle dit alors :

- Puisque nous sommes ici et que nous n'avons pas un sou, allons habiter en brousse. Toi, tu sais tresser des nattes. Quand tu les auras tressées, j'irai les vendre. Si on me les achète, nous pourrons avoir de l'argent pour acheter de la nourriture.

Les voilà qui s'en vont. Ils n'ont même pas un peu d'argent pour acheter une petite pioche. C'est avec du bois vendu qu'ils achètent une pioche.

Ils sont partis. Ils logent dans les contreforts d'un fromager. L'homme s'en va déraciner des lianes. Il est là en brousse et il tresse sa *denghere* (3). Il la tresse avec la liane go. Il tresse sa natte : il travaille longtemps, longtemps. Un jour deux hommes arrivent: ce sont Mort et Vie. Ils disent bonjour au vieux.

Le vieux répond :

- Eya (4), soyez les bienvenus.

Il leur offre une chaise. Ils s'assoient. Le vieux reprend :

- Soyez les bienvenus, messieurs, soyez les bienvenus.

Puis il demande :

- Et votre nouvelle?

Un des visiteurs dit :

- Ma nouvelle, la voilà : je suis arrivé ici pour acheter ta natte. Demain je viens la chercher.

Le vieux répond :

- Puisque j'ai à peine commencé de tresser la natte, pars, reviens dimanche, alors je te la donnerai.

L'autre aussi dit :

- Moi aussi, je viens acheter ta natte.

Vie dit :

- Je viens acheter ta natte.

Mort dit :

- Je viens acheter ta natte.

Le vieux reprend :

- J'ai compris. Maintenant partez, c'est dimanche que vous devez venir la chercher.

Ils étaient à peine partis quand un autre se présente. Arrivé, il dit bonjour au vieux. Celui-ci répond et ajoute :

- Et la nouvelle?

Il répond :

- Je viens, moi aussi, acheter ta natte.

Le vieux demande :

- Comment t'appelles-tu?

- Je m'appelle Dieu le Tout-Puissant.

- C'est très bien, viens la chercher dimanche.

Il y a maintenant trois acheteurs. Dieu était à peine parti, qu'en voilà un autre qui se présente.

Arrivé il dit :

- Moi aussi je viens acheter ta natte.

Le vieux répond :

- Comment! La même natte?

Sa femme lui dit alors :

- Dis-lui : viens la chercher demain!

- Comment t'appelles-tu?

- Il répond :

- Je m'appelle Sacrifice (5).

- Vraiment tu t'appelles Sacrifice?

Et il ajoute :

- C'est bien, dimanche venez tous chercher votre natte.

Le vieux et la femme sont là dans la brousse. Ils continuent leur travail. Soudain voilà Vie (6).

En arrivant, il dit :

- Je viens chercher ma natte.

Le vieux répond :

- La natte n'est pas terminée.

Un peu de temps après, voilà Mort. Il dit :

- Je viens chercher ma natte.

Le vieux répond :

- La natte n'est pas terminée.

Un peu plus tard, voilà Dieu qui arrive. Il dit:

- Je viens chercher ma natte.

Le vieux répond :

- La natte n'est pas terminée.

Il répond :

- Ah! Comment! Cela ne fait rien!

Le vieux est là dans sa brousse. Soudain voilà Sacrifice. Il dit :

- Je viens chercher ma natte.

Le vieux répond :

- A toi alors je te la donnerai.

Il prend la natte et il la donne à Sacrifice.

Les trois autres, après avoir quitté le vieux, 'étaient cachés dans les environs. Ils sortent de leur cachette : voilà que Sacrifice passe avec sa natte.

Ils disent :

- Mais comment se fait-il que cette natte, dont on disait qu'elle n'était pas prête, toi, tu as pu l'avoir et l'emporter?

Sacrifice répond :

- J'n'en sais rien! Je suis allé la chercher et on me l'a donnée!

Ils s'écrient :

- Comment!

Mort ajoute :

- Vraiment!

Alors Vie dit :

- Mort, viens, nous allons le tuer!

Mort répond :

- Eh oui! Il faut vraiment le tuer!

Ils vont donner la nouvelle à Dieu. Dieu dit :

- Sûrement! Quant à moi, moi qui ai disposé toutes choses dans le monde, il faut que je tue cet homme. Je suis d'accord.

Ils s'en vont. Tous les trois sont d'accord. Ils se mettent en route. Vie arrive le premier. Il arrive et il lui demande :

- Mon ami, pourquoi as-tu donné la natte à Sacrifice?

Il répond :

- Bon, je vais te l'expliquer. Depuis qu'on nous a créés, nos vies sont dans tes mains, et moi je vais te donner la natte, à toi? (7).

Mort aussi est arrivé. Le vieux lui dit :

- En vérité je sais que tu ne hais personne. Tu tues le riche, tu tues le pauvre, tu tues l'enfant, et moi je devrais donner ma natte à toi?

Dieu dit alors :

- Mais pourquoi n'as-tu pas donné la natte à moi?

Le vieux répond :

- Eh! Comment vais-je faire pour répondre à ta question? Toi tu as créé tous les hommes. Nous avons tous le même sang. Mais voilà que certains ont beaucoup d'argent, certains ont beaucoup de richesses, d'autres peuvent faire beaucoup de choses, quant à moi, au contraire... Il existe des personnes qui n'ont rien dans leur vie... vraiment je ne peux pas prendre ma natte pour te la donner, car tu aimes les uns et tu hais les autres.

Dieu a prit sa part et s'en alla. Les trois se retrouvent et ils disent :

- Comment allons-nous faire?

Ils s'adressent à Sacrifice :

- Nous voulons aller tuer cet homme.

- Eh! Mais cet homme, je le connais depuis longtemps, longtemps, il n'a jamais rien fait de mal. Allez donc un peu voir et posez lui des questions.

On a délégué Vie. Il part. Arrivé, il dit :

- Mon ami!

Le vieux répond :

- Oui!

- Dis-moi bien ce que tu penses, ce que tu as dans ta tête (8).

Le vieux répond :

- Si j'aimais les palabres, je ne serais pas venu habiter ici en brousse.

Les autres aussi sont venus. Ils lui ont posé des questions, longtemps, très longtemps. Mais ils n'ont rien trouvé. A la fin, ils disent :

- Il faut aller encore voir Sacrifice.

Ils sont allés et ils lui ont posé des questions. Celui-ci répondit :

- Eh! Moi non plus, je n'ai jamais rien vu de mal en lui. Car quand on vient me consulter, on me promet quelque chose. C'est quand on ne me donne pas la chose promise que l'individu meurt. Moi, je le connais depuis longtemps, mais je n'ai jamais rien trouvé de mal en lui.

Alors ils disent :

- Si toi non plus, tu n'as rien trouvé de mal, alors, si nous allons le tuer, ce ne serait pas bien.

Si nous voyons que Dieu parfois retire sa protection à l'homme, c'est à cause des paroles mauvaises que les hommes adressent à leurs camarades. Mais si Dieu ne retire pas sa protection, alors il n'y a rien dans le monde qui puisse nuire à l'être humain.

Voilà mon mensonge que j'ai raconté.

COQ REFUSE DE DONNER LES IGNAME À DIEU

Coq partit dans son champ. Une fois arrivé au champ, il déterra les ignames. Il y en avait beaucoup!

Or en ce temps là, il y avait la famine. Le Seigneur Dieu n'avait rien à manger. Il dit alors :

- Mes enfants sont torturés par la faim. Donc il faut aller chez Coq. Une fois arrivés, vous prendrez les ignames et vous me les apporterez.

Il envoya donc un messenger. Coq répondit :

- Retourne, et dis au Seigneur Dieu que je n'ai pas de nourriture pour donner au Seigneur Dieu.

- Comment! C'est moi qui vous ai mis au monde, et Coq dit qu'il n'y a pas de nourriture... Mes enfants sont en train de mourir, mes enfants, les miens, et il dit qu'il n'y a pas de nourriture? Retourne chez lui et demande-lui encore la même chose.

Ils sont partis de nouveau le voir. Coq répondit :

- Je n'ai pas de nourriture à donner au Seigneur Dieu!

- Ce n'est pas grave, s'il n'a pas de nourriture, on verra! Après-demain, vendredi, qu'on le fasse venir. Ensuite on le convoquera. Une fois qu'il sera là, on lui demandera ce qu'il a fait, c'est-à-dire pourquoi il dit qu'il n'a pas de nourriture, tandis que mes enfants sont en train de mourir, et lui n'a pas de nourriture à leur donner..., Eh bien! Quand il aura dit tout cela, alors j'aurai compris.

Le lendemain on choisit un messenger et on l'envoya avec convocation pour Coq. Coq alors se présenta. Tout le monde se réunit : ils étaient nombreux, comme nous ici maintenant! Tous les anciens, tous les chefs : tout le monde se réunit.

On demanda à Coq :

- Explique-toi donc: comment cela se fait-il que mes enfants sont en train de mourir, qu'ils meurent de faim, je te demande de la nourriture, et tu ne veux pas m'en donner?

Coq répondit :

- Qu'on pose au Seigneur Dieu cette question : comment cela se fait-il que certains réussissent dans la vie, que certains soient riches, d'autres pauvres, d'autres malades, pourquoi Dieu a-t-il fait ces différences?

Le Seigneur Dieu était là. Coq continua :

- Voilà la raison pour laquelle je ne te donnerai pas de la nourriture, elle tient à ceci : tu nous as tous créés. Donc tous nous devons réussir dans la vie, mais quand on regarde tous les hommes, voilà qu'une partie a une bonne situation, une partie est malade, une autre partie est riche, et moi je devrais te donner de la nourriture?

Le Seigneur Dieu répondit :

- Coq, voilà ce que j'ordonne : quand le jour se lève tu donneras aux hommes un ordre, ainsi tous les hommes comprendront qu'ils doivent se lever.

C'est moi qui ai parlé. Je m'appelle Kwabena Kra Gabriel de Broukro.

L'HOMME NE PEUT RIEN FAIRE SANS L'AIDE DE DIEU

C'est moi Yao René qui raconte encore ce récit. Je vais vous expliquer la raison pour laquelle, quand toute personne parle dans sa vie, elle prononce le nom de Dieu.

Autrefois il y avait deux personnes. Depuis leur naissance, elles faisaient tout ensemble, elles étaient toujours d'accord. Ces deux hommes ne se querellaient jamais, ils étaient vraiment amis. Ils avaient leur champ au même endroit. Les gens les observaient depuis longtemps : jamais de querelles entre eux. Les gens du village allaient voir l'un des amis. Ils arrivaient et ils lui demandaient :

- Comment cela se fait-il que tu aimes tellement ton ami et que vous ne vous disputiez jamais?
- Il ne m'a jamais fait du mal, mais même s'il me fait quelque chose, cela ne me fait rien.

Comme ils répétaient souvent cela, voilà que le diable, le trompeur, a entendu cela. Il va voir l'un des amis. Celui-ci ne dit pas «s'il plaît à Dieu», mais uniquement : «nous ne nous disputerons jamais». Le démon ne dit rien. Il s'en va voir l'autre. Celui-ci répondit : «Nous ne nous disputerons jamais».

Le démon ne dit rien. Le démon s'en va. Il dit :

- Aujourd'hui je ferai qu'ils se disputent. Quand ils se rencontreront en brousse, ils se frapperont, ils se battront.

Les deux s'en vont. Ils partent à leur champ. L'un avait son champ devant celui de l'autre, comme d'ici à Akukro (9), l'autre comme ici. Le démon quitte ici et il s'en va rejoindre celui qui se trouve là devant. Il s'était transformé en garçon. Il arriva là-bas et il dit :

- Papa, du courage!

L'autre, qui faisait des buttes, répondit à sa salutation, et il ajouta :

- Et la nouvelle?

- Je m'en vais à Kotoguanda (10), mais je ne connais pas le chemin, c'est pour cela que je viens te demander des renseignements.

Il répondit :

- C'est bien, puisque tu as parlé, j'ai compris. Il y a mon ami qui se trouve là-bas, le chemin passe juste là au fond de son champ. Quand tu seras Arrivé là-bas, il te montrera le chemin.

- J'ai compris.

Le cultivateur continue son travail. Le diable se dirige là-bas où se trouvait l'ami du cultivateur. En chemin, arrivé là-bas vers Akukro, voilà qu'il se change en femme. Il arrive et il trouve l'autre cultivateur.

- Papa, du courage!

L'autre répondit à sa salutation.

- Madame, et la nouvelle?

Elle répondit :

- Je m'en vais à Kotoguanda, j'ai demandé des renseignements à ton camarade qui se trouve là-bas et il m'a répondu que toi tu connais le chemin et que tu me le montreras.

Il répondit :

- C'est bien! Voici le chemin, c'est ici devant toi, prends-le.

Une fois parti, après avoir marché quelque temps, il alla se cacher en brousse : il les surveillait.

L'ami, qui avait été interpellé le premier, arrêta son travail, et se mit à crier et appeler son ami :

- Eh! Mon ami!

- Oui!

- As-tu vu l'homme qui est arrivé chez toi? Je lui ai dit qu'une fois arrivé, tu lui indiqueras le chemin. L'as-tu vu?

- Je n'ai vu aucun homme ici, c'est une femme que j'ai vue.

- Mais non, ce n'est pas une femme, mais un homme.

- Je te dis, ce n'était pas un homme, mais une femme.

L'un était là-bas, tandis que l'autre était ici:

- Tu mens!

Voilà qu'ils se rapprochent. L'un en venant disait :

- C'est un homme qui est passé par ici.

L'autre répondait :

- C'est une femme!

- C'est un homme!

Bum! Voilà qu'ils en viennent aux mains et ils se frappent.

- La personne qui est passée ici et qui est venue me voir, je dis que c'est un homme.

La querelle s'envenime. Les deux commencent à se frapper en allant ici et là. Le démon était là en brousse et il les observait. Ils se battirent longtemps, longtemps. Il n'y avait personne pour les séparer. Soudain le démon sortit et il s'approcha. Le voilà devant eux. Il les saisit et il les sépara. Ensuite il leur demanda :

- Qu'est-ce que vous avez eu?

L'un répondit :

- Monsieur, un garçon est venu me trouver là dans mon champ. Il m'a demandé de lui montrer le chemin pour Kotoguanda. Mon ami se trouvait ici. Je lui ai dit d'aller chez lui pour qu'il lui montre le chemin qui conduit à Kotoguanda. Mon ami était ici sur le chemin. L'autre est venu; Moi j'étais là-bas. Je lui ai demandé : «As-tu vu l'homme qui venait vers toi», car je lui ai dit qu'arrivé ici tu lui aurais montré le chemin. Mon ami répondit : «Ce n'est pas un homme, mais une femme». Tandis que moi-même, c'est un homme que j'ai vu, voilà notre affaire.

- Et bien, moi je suis ici, voilà une femme qui s'amène. Elle arrive et elle dit de lui montrer le chemin de Kotoguanda. C'est ce que j'ai fait. Mon ami est arrivé, il m'a demandé si je l'avais vu. Moi j'ai répondu que ce n'était pas un homme mais une femme. Nous avons eu une discussion et nous nous sommes battus.

Le démon dit :

- C'est bien, je vous le dis, ne vous frappez plus, car la personne c'est moi. Pourquoi, quand vous parlez, vous ne dites jamais «s'il plaît à Dieu?» Vous n'avez pas dit que vous ne vous battiez jamais? Vous vous êtes fatigués pour rien en disant que vous ne vous battiez jamais jusqu'au jour de votre mort! Qu'est-ce qui est arrivé aujourd'hui? C'était moi, je voulais voir se c'était vrai ce que vous disiez.

Toi qui parles, si tu ne dis pas «s'il plaît à Dieu», c'est comme cela que tu finiras. Voilà la raison pour laquelle, dans chaque chose que tu fais, il faut prononcer, au cours de l'affaire, le nom de Dieu.

DIEU EST À L'ORIGINE DE TOUT CE QUI ARRIVE DANS LE MONDE

C'est moi Christophe Badou, je vais prolonger la séance. Voici mon troisième conte. Je vais donc vous dévoiler ce conte pour que tous les vieux comprennent. Le conte que j'ai vu, le voici.

Autrefois il y avait deux animaux qui vivaient en brousse, Vipère et Toucan. Vipère rampait, alors que Toucan volait. Un jour Toucan rencontre Vipère et lui dit :

- Mon ami, aujourd'hui j'ai de très grandes difficultés, je te prie, aide-moi à m'en sortir.

- Qu'est-ce qui t'arrive, mon ami?, demande Vipère à Toucan.

- Nous avons emprunté de l'argent. Tous mes camarades ont rendu l'argent, je suis en difficulté, je ne peux pas le rendre, et on vient sans cesse me le réclamer. C'est pour cela que je demande ton aide. Peux-tu me donner un peu d'argent afin de payer ce que je leur dois?

Vipère dit :

- C'est bien. Comme tu es venu me faire part de tes difficultés, si je te laisse partir sans rien te donner, je vais gêner notre amitié, donc je vais t'aider, je vais te chercher un peu d'argent.

Vipère s'en alla chercher l'argent qu'il (11) vint donner à Toucan. Ensuite Toucan s'en alla rembourser l'argent qu'il devait. Le délai que Vipère avait fixé à Toucan pour le paiement de sa dette s'écoula, mais Toucan ne vint pas. Alors Vipère envoya l'un de ses enfants rappeler à Toucan ses engagements. L'enfant partit faire sa commission. Toucan lui répondit :

- Va dire à Vipère que moi je suis un animal volant et que lui est un rampant. Si je lui dois de l'argent, qu'il vienne me trouver ici en haut. S'il réussit à arriver jusqu'à moi, je lui rendrai son argent. Moi je ne dois rien à Vipère. Ecoute bien : toi, tu es à terre et moi ici en haut, je viens t'emprunter de l'argent et tu acceptes. Moi, je suis un volatile, donc je ne descendrai plus là-bas à terre. S'il dit que je lui dois de l'argent, qu'il vienne le chercher ici.

L'enfant retourna raconter cela à Vipère. C'était Toucan qui s'était engagé dans cette affaire. Vipère se mit en colère et pensa :

- Bon! Il n'y a qu'un seul Dieu, et non pas deux. Je t'ai prêté de l'argent et, au moment de le rendre, tu ne veux pas me payer. Si Dieu décide que je dois perdre mon argent, je le perdrai, mais dans le cas contraire je le récupérerai.

Longtemps après, vint la sécheresse. Il n'y avait plus d'eau. Toutes les rivières étaient tarées. Il ne restait qu'un seul grand puits où l'on pouvait trouver de l'eau. C'est là que tous les animaux allaient boire. Un jour, Vipère alla boire à ce puits et se cacha dans un coin, non loin du puits, pour se reposer. Quelque temps après, les Toucans vinrent à leur tour et burent aussi de l'eau. Après s'être désaltérés, ils décidèrent de faire une petite promenade pour se dégourdir les pattes. Pendant cette promenade, Toucan tomba dans la gueule de Vipère qui la referma aussitôt.

- Eh, Toucan c'est toi?

- Oui, répondit, Toucan.

- On dit qu'il ne faut jamais faire du bien à son semblable : cela est bien vrai! C'est toi qui étais venu m'emprunter de l'argent l'autre jour, et maintenant que tu t'en es sorti, tu refuses de payer tes dettes. Tu dis que si moi je ne viens pas te trouver là haut, tu ne me rendras jamais cet argent. Mais Dieu ne dort pas. Dieu sait. Dieu sait que je ne peux pas voler, ce qui fait que mon argent ne me reviendra jamais. Moi je suis ici sur terre. Grâce au bon vouloir de Dieu Tout-Puissant, aujourd'hui je t'ai eu. Toucan, je ferai de toi ce que bon me semble, parce que toi, Toucan, tu voles, et moi, Vipère, je ne peux pas voler. Mais Dieu a permis que je t'attrape, toi Toucan, ici à terre, alors je t'ai eu. Aujourd'hui, par le bon vouloir du Tout Puissant, je t'ai attrapé, Toucan, au bord de ce puits où nous cherchons l'eau.

Toucan dit :

- Ne me tue pas, je t'en prie, j'ai commis une faute impardonnable.

Toucan pria Vipère de le relâcher, mais Vipère refusa. Il saisit Toucan et le tua. C'est vrai, Vipère ne vole pas, il rampe à terre, mais c'est à terre qu'il a attrapé Toucan.

Ainsi si l'un de tes amis te fait du bien, et si tu ne peux pas le lui rendre, au moins ne l'insulte pas, ne dis pas : je l'ai eu, et qu'il ne m'aura jamais. Sache que Dieu est grand et que c'est par lui que passent toutes les choses. Lui, il peut permettre qu'on se venge de toi.

Voici ce que, moi, Badou Cristophe, j'ai raconté.

DIEU DONNE À L'HOMME D'ACCOMPLIR DES ACTIONS EXTRAORDINAIRES

Je suis là prête à raconter mon conte, je suis là prête à raconter...

Autrefois il y avait un homme qui tuait beaucoup de monde. Il alla construire son village. Il y habitait seul, lui seulement. Il tuait beaucoup, beaucoup d'hommes, et cela durait depuis longtemps. Une fois qu'il avait tué les hommes, il leur coupait la tête. Ensuite il prenait leur corps et il le disposait pour en faire un enclos. A l'intérieur, il jouait à la toupie avec leur tête.

Il y avait une femme. Cette femme avait un seul enfant. Son enfant était vraiment unique. L'enfant alla à la rivière. L'homme partit attraper l'enfant et le tua. Cet homme s'appelait Sumana. N'était-ce pas lui qui avait pris la tête de l'enfant? Il retourna chez lui et la jeta dans l'enclos. La femme chercha son enfant pendant longtemps, longtemps, longtemps. Mais elle ne le trouva point. Elle dit alors :

- Eh! C'est Dieu qui cherchera mon enfant et qui me le donnera.

Voilà que quelqu'un a chuchoté à l'oreille que c'était Sumana qui avait tué son enfant, qui lui avait coupé la tête et qui l'avait emportée avec lui. Il l'avait donc prise et il était parti avec. Alors la femme se dit :

- Ce n'est pas grave. De toutes les façons, moi-même, j'irai le chercher là où il se trouve.

Alors la femme s'apprêta. Les gens lui disaient:

- Eh! Peux-tu partir là-bas chez lui?

Elle répondit :

- Je m'en vais avec la force de Dieu Tout Puissant. Si je m'en vais et si l'homme me tue pour m'ajouter à mon enfant, à mon unique enfant, ce sera Dieu qui l'aura permis.

La femme quitta donc le village et partit. L'homme avait mis toutes les têtes à l'intérieur de l'enclos.

La femme arriva et elle s'annonça :

- Koko koko koko koko!

L'homme répondit :

- Qui est-ce?

La femme dit :

- C'est moi!

- Quelle est ta nouvelle ici?

- Je viens pour te dire bonjour, répondit la femme.

Il dit alors :

- Bon, entre, toi tu es vraiment ma femme, entre!

La femme entra alors dans l'enclos. Lorsqu'elle arrive à l'intérieur, voilà que les têtes dansaient (12) comme des toupies : *kparara kparara kparara...* L'une disait :

- Je t'ai eue!

L'autre disait :

- Ah! C'est moi qui t'ai eue.

Les têtes étaient donc en train de faire cela. La femme salua l'homme. Celui-ci souhaita la bienvenue à la femme. Ils échangèrent les nouvelles. Or avant de quitter le village, la femme avait préparé de la farine rouge et l'avait mise dans son pagne, derrière le dos. La femme dit :

- C'est toi mon mari, je suis venue t'épouser. Puisque je dois vivre avec toi, quelle est la chose que tu n'aimes pas? Dis-la moi. Tu sais que les femmes ne sont pas bonnes. Si tu ne me le dis pas, je risque de faire quelque chose de mauvais à ton égard.

Il répondit :

- La chose que vraiment je n'aime pas, c'est la farine rouge. La farine rouge c'est vraiment mon grand totem. Si tu en prends un peu et si tu me touches, je perds immédiatement tous mes pouvoirs et tu pourras me tuer sur le champ.

- Moi aussi, la chose que je n'aime pas, c'est la farine rouge.

- C'est bien, nous irons bien ensemble, répondit.

Mon cher, le soir tomba, alors ils allèrent se coucher. La femme prit sa farine rouge, aiguisa son couteau, et mit le tout dans son pagne. N'était-ce pas elle qui était partie se coucher? Ils étaient là, couchés. Elle demanda à Sumana:

- Quand tu te couches pour dormir, comment connaît-on que tu dors vraiment?

Il répondit :

- Une fois que je suis couché, quand tu entends que je fais : *fononon pin, fononon pin, fononon pin...*, alors tu sais que je dors, que je suis complètement endormi. Tandis que quand tu entends que je fais : *hum hum hum hum hum...* alors je ne dors pas. Et toi, demanda Sumana, quand tu es endormie, tu dors comment?

Elle répondit :

- Quand je suis couchée, si tu entends que je respire fort, fort, alors saches que je dors vraiment. Si tu veux me tuer, tu peux me tuer.

Alors il dit :

- C'est bien.

Les deux avaient expliqué leur façon de dormir. Ils sont là, couchés ensemble. Ils sont là depuis longtemps. La femme entend le ronflement de Sumana : *fononon pin, fononon pin, fononon pin...*

Alors elle se dit :

- Eh l'affaire arrive à son terme.

Mon cher! Alors la femme sortit sa farine rouge, sortit son couteau. Elle prit sa farine rouge et la déposa tout autour de Sumana. Elle regarda son couteau et l'approcha du cou de Sumana : *fia...!* Elle le lui coupa comme on coupe un bœuf. Ce n'est donc pas elle qui l'a tué? Maintenant toutes les têtes à l'intérieur de l'enclos s'arrêtent de tourner. La femme nettoie l'enclos et sort. Ensuite elle quitte l'endroit et elle s'en va. Elle prend la tête de Sumana et elle la dépose sur sa tête. Arrivée non loin du village, elle dit :

- Allez avertir les villageois de se réunir, car j'arrive avec la tête de l'homme.

Alors tout le monde dit :

- Eh! Toi une femme comme ça?

Elle répondit :

- Allez-vous réunir.

Alors tout le monde se réunit. Ils étaient vraiment tous là. Dès que la femme arriva à l'entrée du village, les tambours commencèrent à résonner. Entrant au village, la femme se mit à chanter :

SUMANA, SUMANA,

JE SUIS PARTIE ET JE SUIS REVENUE.

SUMANA, JE SUIS REVENUE.

SUMANA, JE SUIS REVENUE.

OBI YAA ATTA A FAIT TOMBER LE CHIMPANZE.

JE SUIS REVENUE, SUMANA.

JE SUIS REVENUE, SUMANA.

Mon cher! On crie :

- Messieurs, la femme a vraiment tué Sumana. Préparez-vous, elle revient, préparez-vous, elle revient, préparez-vous. Eh! Mon cher! Ce que vous allez écouter, ce sera vraiment grave!

On annonce au roi que la femme, la femme elle-même, a accompli cet exploit là-bas dans la forêt.

Eh! Mon cher! Le chef est là. La femme s'est mise à chanter:

CHANT

Ensuite elle prend la tête de Sumana et *pum!* Elle la jette là, au milieu de la foule. Alors tout le monde crie : *ehhhhhhhhhh!*

Puis on demanda :

- Qu'est-ce qu'on va faire?

On répondit :

- Qu'on la coupe en morceaux, petits, petits, petits, et qu'on en donne à chaque villageois.

Si tu vois que, quand les hommes vont se laver, ils posent leurs pieds sur un morceau de bois, sache que c'est la tête de Sumana.

DIEU POSE SON REGARD SUR L'HOMME ET CELUI-CI REUSSIT DANS LA VIE

Ici Koun Fao. C'est Yao Dongo qui est en train de raconter cette histoire.

On raconte qu'autrefois il y avait une fille. Elle était pauvre. Elle s'appelait Bèdè Bèdè. Elle avait un enfant. Ses camarades, au contraire, étaient riches. Toutes ces filles ont leur fiancé. Un jour elles décident d'aller dans le village de leur fiancé. La fille pauvre dit :

- Si nous allons, attendez-moi.

Ses camarades répondent :

- Comment! Toi pauvre fille! Si nous partons nous ne t'attendrons pas! Nous ne sommes pas du tout d'accord sur ce que tu dis. Nous allons te devancer. Allons donc!

La fille dit :

- C'est bien! Quant à moi, je vais voir. Ma mère est pauvre. Je vais donc lui faire toutes les besognes. Je lui casse le bois, je lui prépare la nourriture, avant que je ne parte.

Les autres disent :

- C'est bien.

Alors elles la devancent. Elles l'ont quittée et elles sont parties. Quant à la fille, elle les suivait. En marchant, elles arrivent comme d'ici à Koun. En aboutissant là sur la route, elles passent et elles traversent le village. Ce sont des filles très jolies qui sont arrivées là, sur la route de Koun.

- Filles, vous qui êtes en train de passer, dites votre nom pour que nous l'apprenions :

JEUNES FILLES, JEUNES FILLES,
QUI PASSEZ,
DITES VOS NOMS.

L'une dit :

- Je m'appelle Akoua la première.

L'autre dit :

- Je m'appelle Ama la première.

La dernière dit :

- Je m'appelle Bèdè Bèdè la dernière.

Les hommes qui étaient là assis, les anciens qui étaient là assis, dirent alors :

- Bèdè Bèdè la dernière, arrête-toi et prends!

Mon cher! L'argent qu'on a pris pour lui donner, eh, cet argent est vraiment beaucoup. Ils ont donc pris de l'argent et le lui ont donné. Mon cher! Elles partent, elles s'en vont à nouveau.

Elles arrivent comme là-bas vers Banoua (13). Les hommes qui sont là assis sur la route demandent :

EUNES FILLES, JEUNES FILLES,
QUI PASSEZ,
DITES VOS NOMS.

L'une dit:

- Je m'appelle Akoua la première.

L'autre dit :

- Je m'appelle Ama la première.

La dernière dit :

- Je m'appelle Bèdè Bèdè la dernière, mes camarades partent et me laissent en arrière.

- Bèdè Bèdè la dernière, arrête-toi et prends, fille délaissée.

Mon cher! L'argent qu'on a pris pour lui donner, eh, ce n'est pas affaire d'amusement. L'argent qu'elle a reçu maintenant est vraiment beaucoup. C'était à cet endroit qu'elle avait reçu cet argent. Elles arrivent comme là-bas vers Tankessé (14):

JEUNES FILLES, JEUNES FILLES,
QUI PASSEZ,
DITES VOS NOMS.

L'une dit:

- Je m'appelle Akoua la première.

L'autre dit :

- Je m'appelle Ama la première.

La dernière dit :

- Je m'appelle Bèdè Bèdè la dernière.

- Bèdè Bèdè la dernière, arrête-toi et prends!

Mon cher! Maintenant les filles sont arrivées à la fin du voyage. Une fois arrivées, elles ont rencontré leurs fiancés et leurs amies. Eh! Maintenant la chose qu'on voit là... l'argent que la fille pauvre a eu... eh! C'est vraiment beaucoup. Celles qui disaient qu'elles étaient des filles riches, qu'elles étaient des filles comme ceci et comme cela, arrivées sur place, elles, toutes ensemble, avaient moins d'argent que la fille pauvre à elle toute seule.

L'une dit :

- C'est bien! Voilà comment les choses se sont passées. Nous disions que c'étaient nous les filles bien, et nous sommes parties en la laissant derrière. Arrivées ici voilà que c'est la fille pauvre, elle même, qui a plus que nous toutes.

Une des filles dit :

- Quand nous arriverons à la maison, moi je vais balayer ta cour.

Une autre dit :

- Quant à moi, je vais nettoyer ta cour.

Des trois filles qui étaient parties, c'est celle qui était pauvre qui est devenue riche.

Jamais aucun homme ne peut dire à toi qui es dans le monde : c'est toi qui es une personne bien. Dieu seul peut désigner une telle personne. Vous toutes vous êtes parties, vous qui pensiez être des personnes bien, vous êtes parties les premières. La fille pauvre est partie aussi. Vous disiez que vous alliez avoir ceci et cela et qu'elle était une fille qui n'avait rien. Tout le monde a vu sa misère et a eu pitié d'elle. C'est pour cela qu'elle a eu toutes ces choses. C'est Dieu qui l'a voulu ainsi. C'est comme si Dieu avait posé son regard sur elle.

C'est ici qui se termine mon mensonge que j'ai raconté.

**CE QUE DIEU DECIDE DE DONNER À L'HOMME, CELUI-CI L'AURA
DE TOUTES LES FAÇONS, CAR ON NE PEUT RIEN FAIRE
CONTRE LA VOLONTE DE DIEU**

Monsieur Louis, réponds à mon conte! C'est moi Kwakou François, c'est moi qui suis en train de raconter ce récit.

Autrefois, il y avait deux garçons. Ils avaient grandi. Ils avaient travaillé longtemps, longtemps, mais sans réussir à gagner de l'argent. Ils avaient utilisé tous les moyens, mais en vain.

Un jour, ils s'en allèrent consulter un marabout. Ils arrivèrent chez lui et le marabout dit à l'un d'eux :

- Il ne faut pas que tu ailles aux champs. Lave-toi, et une fois que tu auras terminé de manger, couche-toi dans ta maison, et tu trouveras de l'argent.

L'autre alors demanda :

- Et moi, qu'est-ce que je dois faire?

- La même chose, lui dit le marabout. Ne va pas aux champs. Quand tu te lèves, lave-toi, mange, dors, tu gagneras de l'argent.

- J'ai compris, répondit-il.

Tous les deux quittèrent le marabout et ils s'en allèrent. Ils arrivèrent au village et demeurèrent là sans rien faire. Ils n'allaient pas aux champs, ils ne faisaient rien.

Mon cher! Un jour, l'un d'eux se leva et dit :

- Mon camarade, viens m'accompagner aux toilettes!

- Mais je n'ai pas besoin, répondit l'autre.

- Je t'en prie, viens quand-même m'accompagner, nous sommes en plein jour.

- Bon, répondit l'autre, allons!

Les deux s'en allèrent. Chemin faisant, ils trouvèrent sur la route un canari posé à terre.

- Comment se fait-il qu'ici, sur ce chemin que tout le monde emprunte, se trouve un canari?

L'un dit :

- Eh, mon ami! Qu'allons-nous faire de ce canari?

L'autre répondit :

- Eh! Il ne faut pas y toucher!

Mon cher! Alors ils s'en allèrent aux toilettes. Une fois terminés leurs besoins, ils prennent le chemin du retour. Ils arrivent près du canari et l'un dit :

- Eh, il ne faut pas que nous passions à côté de ce canari sans l'ouvrir et voir ce qu'il y a dedans.

L'autre répondit :

- Ah! Je te dis, allons, il ne faut pas l'ouvrir.

Son camarade répondit :

- Ah! Ouvre-le!

- Non, répliqua son ami, il ne faut pas l'ouvrir, allons!

Mon cher! Ils dépassèrent le canari et ils s'en allèrent. Ils arrivèrent à l'entrée du village et l'un d'eux insista à nouveau :

- Mon camarade, nous sommes allés consulter un féticheur et il nous a donné des conseils, allons et ouvrons le canari.

L'autre resta là un long moment puis il dit :

- Allons!

Ils revinrent sur leurs pas. Ils arrivent près du canari et l'un dit :

- Bon, mon ami, ouvre le canari!

L'autre répondit :

- Comment! Ne t'ai-je pas dit qu'il ne fallait pas l'ouvrir? C'est toi qui veux l'ouvrir, ouvre-le donc!

- Non, réplique son ami, c'est toi le plus âgé, c'est à toi d'ouvrir le canari. Je ne peux pas prendre ta place. Va donc ouvrir le canari.

L'ami dit alors :

- Bon, ce n'est pas grave, je vais l'ouvrir.

Or le canari était rempli d'abeilles. Mon cher! Il s'approcha. Il se pencha sur le couvercle. A peine avait-il enlevé le couvercle que... ooooooh! Mon cher! Toutes les abeilles sortirent et se collèrent sur lui. Elles le piquèrent, le piquèrent, le piquèrent... Il retourna à la maison, y trouva son ami déjà endormi. Il se dit alors :

- Comment! Je ne vais rien dire, tu vas voir!

Voilà qu'il rebrousse chemin, il s'en va vers le canari qu'il avait ouvert et d'où étaient sorties les abeilles qui l'avaient piqué. Il arrive, il prend de la boue avec laquelle il ferme soigneusement l'ouverture du canari, afin que, en le soulevant et en le transportant, le couvercle ne s'enlève pas et que les abeilles ne sortent pas. L'ouverture est donc bien fermée. Il prend le canari et il le cache. Le lendemain, lui aussi, s'en va appeler son ami. Il lui dit :

- Mon ami, viens, on va partir aux toilettes.

L'autre répondit :

- Non!

Son ami insista :

- Viens donc!

L'autre dit alors :

- Bien, je viens, puisque hier tu m'as accompagné.

Mon cher! Alors, ils s'en vont aux toilettes, et ils reviennent. L'un dit :

- Bon, mon ami, je vais me coucher.

Son ami répondit :

- C'est bien, moi aussi j'y vais.

Celui qui avait trompé son camarade pour que les abeilles le piquent alla se coucher. Tandis que celui qui avait été piqué par les abeilles, une fois que son camarade fut endormi, rebrousse chemin. Il s'en alla là où il avait caché le canari. Il se dit :

- Eh! Je vais lui rendre ce qu'il m'a fait.

Il ramassa le canari. La boue avec laquelle il avait enduit l'ouverture du canari avait bien séché. Il le dépose sur sa tête. On était en plein jour, il savait que tout le monde était parti aux champs.

Il s'en alla : *frère frère frère...* Arrivé là, devant la porte, il dit :

- *Koko ko! Koko ko!* Mon ami, mon ami!

Pas de réponse. N'était-il pas là? Il se glisse derrière la porte et l'ouvre doucement doucement. Il regarde : son ami était là, qui dormait à l'intérieur de la chambre. Eh! ça y est! Il enlève alors la clé et la place derrière la serrure.

- Mon ami, mon ami!

Il s'approche alors et il le secoue.

- Mais qu'est-ce qu'il y a?

L'autre dit :

- Eh! Comment se fait-il que lorsque je suis arrivé ici tu dormais déjà depuis longtemps?

Son ami répondit :

- Quand je suis venu me coucher, tu n'étais pas encore arrivé.

- C'est bien, attends-moi ici, j'ai acheté quatre litres de vin de palme, il est là-bas, je vais le chercher et je reviens le boire avec toi.

- J'ai compris!

Celui qui dormait se leva et s'assit sur la natte, tandis que l'autre s'en allait chercher le canari.

Il faut savoir que ce que Dieu a décidé de te donner, tu l'auras de toutes les façons. Voilà que les abeilles qui étaient sorties du canari n'y étaient plus rentrées. Dans le fond du canari se

trouvait de l'or. Les abeilles n'étaient donc plus dedans. Mon cher! Le camarade s'en alla et prit le canari. Arrivé devant la porte, il demanda :

- Mon ami, es-tu réveillé?

L'autre répondit :

- Oui! Je suis ici sur la natte!

Alors, d'un coup, il ouvrit la porte et il dit:

- Voilà ce que tu m'as fait hier, moi aussi je viens te le rendre.

Il prit le canari et le jeta à l'intérieur de la chambre. Il attrapa la porte et kpra! La referma d'un seul coup, et il dit :

- C'est bien! Aujourd'hui, tu as ce que tu mérites!

Mon cher! Le canari était tombé dans la chambre. A peine avait-il éclaté que... yonnnnnn! l'or s'éparpilla partout. L'autre était parti, il s'était enfui.

- Eh! Mais qu'est-ce que cela veut dire?

Mon cher! Il resta là longtemps, seul, tout étonné!

- Eh! Ah! Vraiment le féticheur l'avait annoncé...!

Il ramassa l'or éparpillé, il ramassa longuement, longuement. Après un long moment, celui qui s'était sauvé pensa :

- Ah! Maintenant, elles l'ont assez piqué, il a souffert autant que moi! Je m'en vais lui ouvrir la porte.

Il arrive devant la porte, il tourne la clé et il ouvre : il aperçoit son ami assis. L'ami lui demande:

- Mais, mon camarade, où es-tu parti? Regarde la fortune que j'ai gagnée. N'est-ce pas toi qui es venu m'apporter le canari? Pourquoi as-tu fui? Viens, regarde tout cet or.

L'autre demeura là, immobile, et regarda longtemps, longtemps... Ensuite il dit :

- Pardonne-moi le mal que j'ai fait. Hier tu m'avais dupé avec ce canari. Les abeilles m'ont piqué, alors je m'étais dit : je vais jeter le canari dans sa chambre pour que les abeilles le piquent comme elles m'ont piqué. Or, je ne savais pas que c'était toi qui étais marqué par la chance.

Son ami répondit :

- C'est bien! En effet, Dieu nous enseigne que lorsque tu vas consulter un féticheur, s'il te dit que Dieu t'ordonne de faire telle chose avec ton ami pour gagner de l'argent, si celui-ci essaie de te tromper, il ne faut pas te venger. Donc viens, prends la moitié de cet or, c'est pour toi, moi je prendrai l'autre moitié.

Ils ramassèrent donc l'or et ils devinrent riches.

Voilà la raison pour laquelle si ton camarade te fait du mal, il ne faut pas lui rendre la monnaie de sa pièce.

LE SEIGNEUR DIEU SE DEGUISE ET DESCEND SUR TERRE POUR JUGER SES ENFANTS

Autrefois, Dieu avait des enfants. Ces enfants s'appelaient : Tête, Bras, Jambes, Ventre. Chacun habitait de son côté. Tête habitait à part. Bras était de son côté. Jambes aussi. Ventre habitait, lui aussi, à part. Dieu avait placé ses enfants chacun dans un endroit bien précis. Il décida, un jour, de rendre visite à chacun d'eux, pour découvrir celui qui était le meilleur. Avant son départ, il se déguisa en un malade crasseux et couvert d'ulcères. Il partit chez Jambes (15). Il lui dit :

- Je viens pour te dire bonjour.

Jambes lui répondit :

- Comment! Toi, sale comme tu es, tu prétends venir ici dans ma maison?

Jambes reçut fort mal son visiteur. Il ne lui donna pas de la bonne nourriture, et pour boire il lui donna unealebasse cassée avec de l'eau dedans. La nourriture reçue de Jambes n'était pas bonne. Le visiteur fut obligé de la jeter. Alors il alla trouver Bras. Arrivé chez lui, il le salua, mais, en retour, il reçut le même traitement que chez Jambes. Bras ne s'occupa même pas de lui. Il ne reçut pas de la bonne nourriture pour manger. Il s'en alla ensuite trouver Tête. Il lui dit bonjour. Tête lui demanda la nouvelle. Il répondit :

- Je suis venu pour te saluer.

Tête lui dit :

- Eh! Toi, sale comme tu es, toi qui sens si mauvais, tu oses venir me saluer?

Ici non plus, il n'obtint pas de la bonne nourriture.

Il alla trouver Ventre. Il le salua. Les enfants dirent à leur père :

- Père, nous avons reçu la visite d'un étranger, mal portant et recouvert de saletés.

Le père répondit :

- Faites-le entrer.

Il le fit entrer dans sa belle maison (16), il lui demanda la nouvelle. Le vieux répondit :

- Je suis venu pour te dire bonjour.

Ventre lui demanda :

- C'est à cause de moi que tu es venu, que tu es venu ici?

Il répondit :

- Oui!

Ventre prit un grand verre plein de bonne eau et le lui offrit. Puis il lui donna du vin à boire (17). Il fit tuer un poulet et lui fit préparer un bon repas. Il alla ensuite chercher une belle natte propre et la lui donna.

Le visiteur lui dit :

- Mais regarde comme je suis sale! Et tu me donnes une belle natte comme ça?

Ventre lui répondit :

- Ce n'est rien, couche-toi dessus.

L'étranger se coucha. Ayant constaté lui-même comme il s'était rendu sale, il se coucha.

Tous ceux qui étaient là ignoraient que l'étranger était leur père. Le lendemain, l'étranger partit.

Il convoqua les autres enfants et leur demanda de se réunir chez Ventre. Alors tout le monde arriva : Tête, Bras, Jambes. Il leur dit :

- Vous êtes tous mes enfants, mais votre aîné désormais sera Ventre et vous devrez tous le servir. Tout le monde dans sa vie doit servir Ventre : c'est lui le roi. Vous êtes mes enfants. Je vous ai placés chacun de son côté pour voir lequel d'entre vous était le meilleur. J'ai constaté que personne d'autre que Ventre n'était bon. De ce fait, toi, Tête, tu supporteras les charges pour ton Ventre. Toi Jambes, tu marcheras pour ton Ventre. Toi Bras, tu travailleras pour ton Ventre. Donc si tu vois que Ventre est roi, en voici l'origine : c'est Dieu qui lui a donné ce titre.

LA FOI EN DIEU LIBERE ET PROTEGE L'HOMME DE TOUS LES DANGERS, MEME A SON INSU

Vous tous, les anciens ici réunis, écoutez bien. C'est moi Kwakou François, c'est mon troisième conte de la soirée.

Autrefois, il y avait un homme qui avait mis au monde deux enfants, deux garçons. Cet homme adorait les fétiches. Des deux garçons qu'il avait mis au monde, l'un adorait les fétiches comme lui, l'autre, au contraire, était chrétien. Quand l'homme adorait les fétiches, il y faisait couler du sang, il y déposait des œufs, puis il les mettait au soleil pour les faire sécher, ensuite les ramenait dans la maison.

Le vieil homme était là avec ses enfants. Il se disait :

- Eh! Comment cela? J'ai mis au monde deux enfants, l'un adore les fétiches comme moi, tandis que l'autre est chrétien. Je vais montrer à ce dernier que c'est moi qui l'ai mis au monde.

Il appela l'enfant chrétien et lui dit :

- Aujourd'hui, tu resteras à la maison, je vais partir aux champs. Voilà mes fétiches que j'ai mis au soleil. Fais attention. S'il pleut, il faut les enlever et les mettre à l'abri dans la maison.

L'enfant répondit :

- D'accord, papa, j'ai compris.

Son père partit aux champs. Soudain le ciel s'assombrit et il commença à pleuvoir. L'enfant était assis sous la véranda, il regardait les fétiches. Il leur dit :

- Rentrez, rentrez, rentrez!

La pluie tomba longtemps, longtemps sur les fétiches qui furent tous recouverts de boue. L'homme revint des champs. Il se disait :

- Eh! Je sais que mon enfant a enlevé mes fétiches!

En arrivant, il voit les fétiches dans la cour: ils avaient été longtemps sous la pluie, ils étaient tout recouverts de boue. Il va appeler l'enfant :

- Mais pourquoi t'ai-je laissé ici?

Il s'en va ensuite convoquer le fils, sa mère, et toute sa famille :

- Ah! Cet enfant, vraiment, il ne me respecte pas! J'avais mis mes fétiches au soleil, j'étais parti aux champs, je lui avais donné l'ordre d'enlever mes fétiches s'il pleuvait. La pluie est venue, il ne les a pas enlevés : voilà que la pluie a mouillé mes fétiches. Questionnez-le, afin qu'il s'explique pour que je puisse comprendre ce qu'il a fait.

Mon cher! On pose des questions à l'enfant. Il répond :

- Eh! C'est vrai! Papa adore les fétiches, tandis que moi, je suis chrétien. Je sais que je ne peux pas faire ce que fait papa. Voilà pourquoi, quand il a plu, je me suis assis là sous la véranda, j'ai appelé longtemps les fétiches, mais ils n'ont pas bougé. C'est pour cela qu'ils ont été mouillés, voilà comment les choses se sont passées.

Connais-tu la loi des anciens? Cet enfant mérite la mort. La raison pour laquelle nous allons nous saisir de lui, c'est cela : quand il pleuvait, il fallait enlever les fétiches. On lui a posé des questions, il s'est expliqué, il faut donc qu'on le tue. Mon cher! Ils prirent donc cette décision. Ils donnèrent la nouvelle aux coupeurs de têtes. Ceux-ci répondirent :

- C'est bien, nous avons compris.

Le roi leur dit :

- Voilà ce que je dis : je vais l'envoyer chez vous pour chercher ma boisson que j'ai laissée dans votre maison. Quand il entrera chez vous pour la chercher, profitez de l'occasion pour l'attraper et lui couper la tête.

Ils répondirent :

- Nous aussi, nous avons compris.

L'enfant connaissait-il ce qu'on tramait derrière lui?

Mon cher! Un dimanche, l'enfant se lève, il prend son bain. Son père l'appelle en lui disant :

- Va dans la cour là-bas, j'ai acheté de la boisson que j'ai laissée là-bas, va et rapporte-la moi.

L'enfant répondit :

- Bon, j'ai compris, j'y vais.

L'enfant partit en courant : *frère frère frère...* Juste au moment où il arrivait devant la porte, voilà que sonne la cloche de huit heures. C'était l'heure d'aller à l'église. L'enfant dit :

- C'est vrai, je sais que papa m'a envoyé pour une commission, mais moi, je suis chrétien. Je suis arrivé ici, puisque la cloche a sonné, je vais d'abord à l'église. Si je fais la commission de papa avant, quand j'arriverai, on aura déjà lu l'Evangile. Si j'arrive après l'Evangile, c'est comme si je n'étais pas venu à l'église. J'irai donc à la prière, puis à la sortie, j'irai chercher la boisson de mon papa pour la lui remettre, c'est mieux comme ça.

Il s'en va à l'église. On prie longtemps. Le père était à la maison, il attendait... son fils ne revenait pas. Il regarda le ciel, puis sourit, remua la tête et dit :

- Eh! Ils l'ont eu! Ils l'ont déjà tué. N'avait-il pas dit qu'il ne pouvait pas faire comme moi, qu'il n'adorait que son Dieu? C'est bien! Ils l'ont tué.

Il appelle alors l'autre enfant, celui qui le respecte et qui adore les fétiches comme lui. Il lui dit :

- Il faut que tu partes dans la cour là-bas, va leur demander s'ils ont fait ce que je leur ai commandé. S'ils ont fini, je les attends ici, ils n'ont qu'à venir boire du vin de palme.

Mon cher! L'enfant s'en va.

- Bonjour, messieurs...

Soudain, l'un d'entre eux se lève et dit :

- Le voilà!

Dès que l'enfant ouvrit la bouche pour dire : papa... hop! Sa tête est tombée.

Son père était à la maison, il attendait. Les gens sortis de l'église, l'enfant se mit à courir : *kri kri kri...* Il arrive devant la porte :

- *Koko ko koko ko koko ko!*

On lui répond :

- Ouvre la porte et entre. Et la nouvelle?

- Papa m'a dit qu'il avait quelque chose pour lui ici et que je n'avais qu'à venir la chercher, pour la lui envoyer à la maison.

Ils dirent :

- C'est bien, arrivé chez toi, tu diras à ton père que nous avons exécuté l'ordre qu'il nous avait donné et qu'on viendra nous-mêmes lui apporter cette chose-là.

L'enfant s'en retourna : *frère frère frère...* Il arrive à la maison. A sa vue, son père bondit de frayeur et se mit à trembler. L'enfant demanda :

- Qu'est-ce qu'il y a, papa? Tu m'as envoyé chercher ta boisson. Je suis parti. Juste à ce moment on a sonné, alors je suis parti à l'église. A la sortie, je ne pouvais pas venir à la maison sans faire ta commission. J'y suis allé et je leur ai apporté la nouvelle. Ils m'ont répondu de les devancer, car eux-mêmes vont venir t'apporter la chose.

Or ils arrivaient. Une femme les suit, elle ouvre son pagne : *tou!* La tête de l'enfant, de l'enfant qu'il chérissait, tombe à terre.

- Notre Seigneur, l'ordre que tu nous avais donné, nous l'avons exécuté. Voilà! Donne-nous notre vin de palme pour qu'on puisse boire.

Le roi était là. Il mit la main à la bouche et ses larmes coulèrent.

- Nana, qu'est-ce qu'il y a? Nous cherchons uniquement notre boisson.

Le roi leur donna la boisson. Ils burent, puis se levèrent et partirent. Le roi se leva à son tour. Il ramassa tous les fétiches qu'il vénérât, ceux qui se trouvaient dans sa maison et partout ailleurs, il les entassa et y mit le feu : *gri gri gri...* Tout fut brûlé. Ensuite il rassembla tout le monde et dit :

- Dieu est vraiment la plus grande de toutes les puissances qui se trouvent dans le monde.

C'est moi, Kwakou François, c'est moi qui ai raconté ce proverbe afin que tous les anciens puissent comprendre.

DIEU RAPPELLE AUX SOUVERAINS QU'IL EXISTE UNE INSTANCE SUPREME, SOURCE DE TOUS LES POUVOIRS

C'est moi, Kouakou Etienne, c'est moi qui tiens le téléphone (18), je vais parler au nom de dieu et de monsieur Galli. Cela fait très longtemps que je n'ai pas pris cette chose dans mes mains, cette chose qu'on appelle le téléphone. Autrefois je ne connaissais pas cela. Nos grands-pères, non plus, ne connaissaient pas cela. Ce que je vais raconter, c'est une histoire des temps anciens. Autrefois, il n'y avait qu'un seul roi. Il était dans le monde. Il ne connaissait pas Dieu.

Eh! Victor, réponds à mon conte! (19)

- Je réponds!

Il n'y avait pas de souverains au-dessus de lui dans le monde. C'est que le roi était considéré comme Dieu. On lui obéissait en tout. Ce qu'il disait, on le faisait. C'est pour cette raison qu'on ne connaissait pas Dieu du tout.

Un jeune homme était allé acheter un chien. Ce chien qu'il avait acheté, il l'avait appelé «Gnamin te hene» : Dieu est roi. Quand le roi entendit ce nom «Dieu est roi», le roi dit :

- Ah! C'est moi, le roi, c'est moi! Y a-t-il quelque chose dans le monde qui s'appelle Dieu et qui est plus grand que moi? On va bien voir! Si tu dis qu'il existe quelque chose qui est plus Dieu que moi, alors, toi et moi, nous allons voir.

Le roi prit alors sa propre fille et la donna en mariage au jeune homme. Il dit au jeune homme:

- Puisque tu habites ici dans mon village, je t'ai observé longtemps, j'apprécie tout ce que tu fais. Si tu étais une femme, je t'aurais épousé, mais comme tu n'es pas femme, je te prends comme camarade. De plus, tu seras mon porte-canne.

Le roi enleva une chaîne d'or de son cou et la donna à son porte-canne. Il lui dit ensuite :

- Cette chaîne d'or que j'ai enlevée de mon cou pour te la donner, tu dois toujours la porter. Quand on se réunira, si je ne vois pas cette chaîne sur ton cou, ce sera ta tête, le crâne de ta tête, que je prendrai pour payer cela.

- J'ai compris, mon Seigneur, cette chose n'est pas difficile, répondit le jeune homme.

Les choses étant ainsi, le roi dit à sa fille :

- Ecoute, ce que l'enfant m'a fait, je ne l'aime pas du tout. Pour cette raison, je veux le tuer. Il y a une lagune derrière le village, comme celle d'Abidjan, là-bas. Le jour où tu vois qu'il s'est fortement endormi, il faut lui enlever la chaîne et la jeter à l'eau. Quand tu auras jeté la chaîne à l'eau, je lui dirai que le jour où on se réunira et que je ne verrai pas la chaîne à son cou, ce sera le crâne de sa tête que je prendrai pour payer cela.

- Ah! Ce n'est rien, papa, si c'est ça seulement tu l'auras tout de suite.

On était là ensemble. Si le porte-parole n'était pas présent quand on discutait une affaire, on ne pouvait pas juger en son absence. Il fallait qu'il soit présent avant qu'on juge n'importe quelle affaire. Les choses se passaient comme cela depuis longtemps. Le temps passait pour rien.

Un jour il y eut des funérailles. C'étaient les funérailles d'une reine-mère. Tous les grands rois se sont réunis. Une fois rassemblés, ils ont bu pendant longtemps, longtemps. Le soir venu, le porte-parole était ivre. Alors il s'en alla se coucher. Arrivé chez lui, il tombe sur son lit : *kburu kbara!* Il n'entend plus rien.

La nuit venue, la fille s'approche doucement doucement. Elle enlève l'anneau de son doigt et la chaîne de son cou, puis elle s'en va les jeter dans la lagune : *kion!* Il y avait là un silure qui était dans l'eau. Il attrape la chaîne et *kpuru!* Il l'avale.

Le lendemain, le jeune homme se lève, il se lave, il regarde sur lui, il ne voit plus la chaîne. Il la cherche partout, mais il ne la trouve pas. Il est là, dans sa maison, il cherche, il cherche...

Le roi envoya quelqu'un chez le porte-parole en lui ordonnant de venir. Le porte-parole dit au messager:

- Quand tu arrives chez le roi, tu lui diras que je viens de me lever car, hier soir, j'étais bien fatigué, je me lave et j'arrive tout de suite.

En fait, il s'était déjà lavé. C'est qu'il cherchait sa chaîne. Il l'a cherchée longtemps, mais il ne l'a pas trouvée. Il ne sait plus quoi faire. Les envoyés venaient, les uns après les autres. Maintenant, ils connaissent tous la raison pour laquelle il ne vient pas. Le roi même était au courant.

Ils sont tous en train de faire les funérailles. Les tambours résonnent. On appelle les anciens défunts. Eh! La situation est vraiment grave! On va bien voir! La tête du garçon est devenue comme le manche d'une hache.

Le porte-parole est parti chez le roi. On lui donne la chaise. A peine était-il assis qu'on lui pose la question :

- Porte-parole, ma chaîne, où est-elle?

Il répond :

- Eh! Mon roi, en vérité... quand un homme est en difficulté, c'est qu'il est vraiment en difficulté. Hier soir, après les funérailles, je suis allé me coucher. A mon réveil, ce matin, j'ai cherché la chaîne longtemps, longtemps, mais je ne l'ai pas vue.

Le roi répondit :

- L'autre jour, qu'est-ce que je t'ai dit? N'avais-tu pas dit qu'il existe quelque chose dans le monde qui s'appelle Nyamian et qui est plus grand que moi? Nous allons voir aujourd'hui si c'est lui le roi ou si c'est moi!

Les choses étaient donc ainsi. Le porte-parole avait un ami qui était pêcheur. Ce jour-là, il avait pêché beaucoup de silures. Toute la famille du porte-parole pleurait. Celui-ci retourna à la maison et dit :

- Bon, puisque les choses sont ainsi, je veux faire encore quelque chose. J'ai des étrangers chez moi. Puisque je vais mourir, je préparerai quelque chose de bon pour eux, afin qu'un jour, ils parlent bien de moi.

Il s'en alla acheter des poissons, un grand panier de poissons. Il retourna une deuxième fois chez son ami et il remarqua un gros silure couché là, par terre.

- Eh, camarade! Tu as un gros silure comme ça et tu me donnes des poissons secs, donne-moi ce poisson, je l'achète.

L'ami répondit :

- Mon camarade, je t'ai donné beaucoup de poissons, cela ne te suffit pas? Puisque tu vas mourir, il ne faut pas gaspiller l'argent que tu as!

Son ami dit :

- Donne-le-moi, je l'achète!

- Bon, c'est bien, c'est deux pièces.

Il sort deux pièces et les lui donne. Il se retourne et il vient à la maison. Il se prépare pour laver le poisson, le nettoyer, afin qu'on le lui prépare pour le manger. Il lave le poisson, il l'ouvre, il le nettoie, il en sort l'estomac et les intestins. Tu sais que la panse du silure est la meilleure partie de tout le poisson. En voulant ouvrir la panse, voilà que le couteau touche quelque chose : *kèrèkèrèkèrè*... Eh, mais c'est quoi ça? Il coupe et il voit la chaîne et la bague d'or, accrochés dans la panse du silure. Alors, il les enlève et il les lave. Quand il eut fini de laver la chaîne, il la met en poche et il s'en va voir le roi. Il lui dit :

- Mon Seigneur, je t'assure que je suis toujours en train de chercher tes bijoux.

Autrefois les anciens n'avaient pas de montre pour connaître l'heure. Ils savaient comment indiquer l'heure à l'aide du mouvement du soleil, selon l'endroit où il était arrivé. Or, on devait le tuer vers le soir, au moment où on revenait des champs avec le vin de palme. C'était à ce moment-là qu'on devait le tuer.

Le porte-parole dit au roi :

- Mon Seigneur, et si je trouve ta bague?

Le roi répondit :

- Où vas-tu trouver la chaîne et la bague? Si tu les trouves et que tu me les apportes, alors je sais que tu as sauvé ta tête.

- Bon, c'est bien!

Il retourna chez lui. Toute la famille pleurait. On ne pouvait rien faire. C'était comme s'ils étaient en deuil. Tout le monde était réuni. Les tambours résonnaient. Le porte-parole entra chez lui. Il s'habilla avec son meilleur pagne, il prit la chaîne, la mit à son cou, il mit la bague à son doigt. Ensuite, il quitte la maison et il s'en va. Arrivé chez le roi, on lui donne la chaise sur laquelle il s'assied. Il dit alors :

- On dit que le roi assure que si je trouve ses bijoux, on va me laisser en vie. Or je les ai trouvés! Qu'est-ce qu'il va faire?

On lui répond :

- Si tu les as trouvés, tu as sauvé ta vie!

- Vraiment!

- Oui, sûrement!

- Bon, c'est bien, les voici!

Voilà la raison pour laquelle tous les hommes ont connu que Dieu existe dans le monde et qu'il faut avoir confiance en lui. Voici aussi la raison pour laquelle, quand tu te trouves en brousse, s'il t'arrive quelque chose, ou si tu te trouves en difficulté, tu invoques le nom de Dieu. Le nom que le jeune homme avait donné à son chien, à savoir «Dieu est roi», est vrai. C'est aussi pour cette raison que nous, tous les hommes, qui sommes ici sur cette terre, nous savons qu'il n'y a rien de plus grand que Dieu, dans le monde.

Voilà ce que j'ai pensé et ce que je voulais dire aujourd'hui. Je dis cela afin que monsieur Galli puisse comprendre et se souvenir un jour que nous aussi nous vivons ici, et que nous savons que Dieu existe dans le monde. Mais nos mains ne peuvent pas le saisir. Pourquoi nos mains ne peuvent-elles pas le saisir? La raison, c'est que, dans le monde où nous vivons, tout est devenu difficile. Tu penses faire une chose, mais tu n'as pas les moyens de la réaliser. En voilà la raison.

C'est ici que je m'arrête de parler. Je m'appelle Kwakou Etienne.

**SI L'HOMME A FOI EN DIEU, RIEN NE POURRA LUI ARRIVER,
MEME S'IL SE PERD DANS LA BROUSSE**

Je suis prêt à raconter mon conte.

Quel conte?

Ecoutez donc! Avant de raconter le conte que je vais vous dire, je veux d'abord vous apprendre un chant; après, j'entrerai dans le cœur du conte. Si je chante et si vous n'êtes pas capables de bien répéter, il ne faut pas vous en faire. Ecoutez, tandis que je vais chanter.

NZEBEREBETUM NZEBEREBETUM SO
AKA SOKOROB
NZEBEREBETUM NZEBEREBETUM SO
AKA SOKOROB
MA FEMME VA MOURIR
NZEBEREBETUM NZEBEREBETUM SO
REGARDE LE SANG DE TES SEINS
NZEBEREBETUM NZEBEREBETUM SO

NZEBEREBETUM NZEBEREBETUM SO
AKA SOKOROB
NZEBEREBETUM NZEBEREBETUM SO
MON MARI VA MOURIR
NZEBEREBETUM NZEBEREBETUM SO
REGARDE LE SANG DE TA MAISON
NZEBEREBETUM NZEBEREBETUM SO

Ecoutez donc bien le conte que je vais vous raconter. Autrefois, il y avait une femme. Ce n'était pas une femme comme les autres, comme les femmes qui ne font que de sottises.

C'est ainsi qu'un homme mauvais, un homme qui n'aimait pas les femmes, la détestait tellement qu'il cherchait tous les moyens de la tuer. Il a fait fétiche contre elle à un tel point que tous les garçons qui se présentaient pour l'épouser l'abandonnaient.

Cette femme a beau faire : elle ne réussit pas à avoir un mari. Notre homme s'en alla en brousse. Il alla trouver un génie, un sasabonzam (20), et lui dit :

- Ma femme, je ne l'aime pas du tout. Je la déteste tellement que j'ai tout fait pour la tuer, mais je n'y réussis pas. Je désire donc que tu te transformes et que tu l'amènes ici, dans la brousse, pour pouvoir la tuer.

Quand il eut fini de parler, le génie avait compris le fond de la question. Le sasabonzam se transforme en beau garçon et part au village. Il arrive au village. La femme le voit. Eh! Moi-même qui suis en train de raconter ce conte ici, si j'étais une femme, en le voyant, je l'aurais aimé. Le sasabonzam va donc demander la main de la fille. Les deux tombent d'accord.

De cette façon là, est-ce que son ennemi (21) a déjà atteint son but? L'a-t-il vraiment en son pouvoir?

- Oui, sûrement! (22)

Le génie emmène donc la femme. Ils s'en vont en brousse jusqu'au campement du mari. Ils restent longtemps, très longtemps ensemble. Le mari va à la chasse, il revient avec son gibier. Il repart, il revient encore, il repart, il revient...

Le temps de tuer la femme est arrivé. C'est alors qu'intervient Dieu qui a créé l'homme et qui ne nous déteste pas. Voilà que Chasseur, un vrai Chasseur, un homme du village, a pris son fusil et il est parti à la chasse.

Le sasabonzam était parti voir ses camarades. Il leur avait dit :

- On m'a envoyé une personne. Je l'ai élevée pendant longtemps. Aujourd'hui, elle est bien grasse. Donc, je viens vous annoncer la nouvelle : nous allons partir tuer cette personne.

A ce moment là, notre chasseur guettait dans les environs. Il avait tout compris, il se dit :

- Ah! Nous, les hommes noirs, comme moi, nous avons le même sang. Pourtant les génies sont partis se réunir en cachette en vue de tuer cette femme. Je l'ai entendu de mes oreilles. De plus, je connais l'emplacement de leur campement.

Autrefois les chasseurs, les grands chasseurs, étaient autrement clairvoyants que les chasseurs d'aujourd'hui, les chasseurs qui maintenant sont au milieu de nous. Chasseur dit alors :

- Je m'en vais avertir la femme.

Mon cher! Chasseur s'en alla bien avant les génies : il se mit à courir. Il arriva sur les lieux. C'était comme s'il avait été transporté par le vent. Il arrive et il trouve la femme. Il lui dit :

- C'est cela que tu es en train de faire? Le mari qui t'a épousée et qui t'a conduite ici, cet homme, penses-tu que c'est une personne de bien? Mais il t'a déjà tuée. Moi, je m'en vais. La nouvelle que je voulais t'annoncer, la voilà. Prépare donc tes bagages. Pars vite, vite. Ne te fâche pas. Si tu te fâches contre moi, les épreuves que tu vas subir te trouveront seule ici, dans la brousse.

A peine avait-il terminé de parler que la femme, sans rien prendre, quitta l'endroit.

Chasseur avait agi ainsi, car il avait tout entendu ce que le génie avait dit à ses camarades, étant là caché, sur la route. En effet les chasseurs d'autrefois n'étaient pas comme ceux d'aujourd'hui qui ne voient pas clair et qui n'entendent rien.

Mon cher! La femme s'en allait : *frère frère frère frère*.... Quand son mari eut terminé de donner les nouvelles à ses amis, ceux-ci répondirent :

- C'est bien, devance-nous, nous te rejoignons.

Le génie quitte ses camarades et il retourne au campement. Arrivé là... il ne voit plus personne. Il s'en va alors consulter ses fétiches. Il y a une chanson que le génie va chanter pour s'emparer de la femme. Connais-tu ce chant? C'est la chanson que j'ai chantée au début du conte :

NZEBEREBETUM NZEBEREBETUM SO
AKA SOKOROB
NZEBEREBETUM NZEBEREBETUM SO
AKA SOKOROB
MA FEMME VA MOURIR
NZEBEREBETUM NZEBEREBETUM SO
REGARDE LE SANG DE TES SEINS
NZEBEREBETUM NZEBEREBETUM SO

Tandis qu'il chantait ce chant, la femme, qui était en train de courir, ne put plus courir : ses deux jambes devinrent faibles. Alors, la femme aussi se mit à chanter :

NZEBEREBETUM NZEBEREBETUM SO
AKA SOKOROB
NZEBEREBETUM NZEBEREBETUM SO
MON MARI VA MOURIR
NZEBEREBETUM NZEBEREBETUM SO
REGARDE LE SANG DE TA MAISON
NZEBEREBETUM NZEBEREBETUM SO

Mon cher! Voilà qu'un peu de force revient dans ses jambes, et elle se remet à courir. Quand son mari entonne son chant, les jambes de la femme faiblissent. Si, à son tour, elle chante, elle acquiert de la force et elle peut marcher.

Le génie poursuit la femme longtemps, très longtemps. Maintenant je vois que la distance qui les sépare est comme d'ici à la boutique du tailleur Bema (23). Alors le génie entonne son chant :

CHANT

Soudain la femme *gbourou gboro...* tombe à terre. Au moment où le génie va la saisir, Chasseur, sortant de sa brousse, tombe sur son chemin : *kirim!* Au moment précis où Chasseur s'est arrêté là, sur la route, la femme commence à chanter :

CHANT

Haï! Alors la femme se lève et elle se met à courir. Chasseur souhaite la bienvenue au sasabonzam. Celui-ci répond et, à son tour, ajoute :

- Bon travail, Chasseur.

Chasseur lui demande la nouvelle. Le génie répond :

- J'ai pris cette femme dans ce village. J'ai quitté mon village pour venir la voir.

Chasseur, à son tour, dit :

- C'est bien! Moi aussi, je suis parti en brousse. J'arrive ici et tu es venu me trouver ici.

Le sasabonzam dit alors :

- Bon, je te demande la route (24).

- C'est bien, j'ai compris, répond Chasseur (25). Quant à moi, mon village, c'est ce village, c'est pour cela que tu me trouves ici. Or j'ai tué beaucoup de gibier et, de plus, j'ai saigné un palmier. Viens, nous passerons par là, tu vas boire un peu. Une biche entière t'attend là-bas. Je vais te la donner. Quand tu arriveras au village de ta femme, tu vas lui donner cette viande, elle pourra ainsi préparer une sauce pimentée pour apprêter la biche.

Le sasabonzam n'a même pas pu placer un mot, déjà Chasseur l'avait devancé. Il dit alors :

- Bon, ce que tu as dit, je l'ai compris, allons donc!

Mon cher! Ils quittent les lieux et ils arrivent là où Chasseur avait saigné son palmier. Ils prennent le vin de palme et ils en boivent longuement, longuement, tout en bavardant.

Ce que Chasseur désire, c'est que la femme puisse arriver au village avant que le génie ne l'attrape et ne la tue. Ils bavardent longtemps, très longtemps. A un certain moment, Chasseur prend la biche et la donne au sasabonzam en lui disant :

- Maintenant, c'est bien. Prends donc la biche que voici et emporte-la avec toi. Si tu arrives au village, alors tes femmes pourront en découper une partie, la préparer et te la donner.

Le génie s'en va et arrive au village. Mais la femme était déjà loin. La femme a retrouvé sa famille : elle est arrivée à la maison.

Le sasabonzam s'avance jusqu'à l'entrée du village. Mon cher! Il s'arrête. Il veut y entrer mais il ne peut pas.

- Il n'y a pas moyen!

Il s'arrête, il veut entrer, mais il ne peut pas!

- Il n'y a pas moyen (26) !

Maintenant il ne peut plus rentrer au village pour dire qu'il a une affaire à régler avec la femme, à cause de ce qui était arrivé en brousse (27). Il ne peut plus dire qu'il va à la maison voir la femme, comme il l'avait fait auparavant, quand les gens avaient confiance en lui. Alors il rebrousse chemin. Tandis qu'il marchait, le génie se disait :

- Eh, Chasseur-là, que j'ai rencontré sur le chemin et qui m'a invité à boire le vin de palme... (il était parti, il avait bu, on lui avait donné du gibier...) c'est à cause de lui que je n'ai pas eu ma viande (28) pour manger.

Quand il arrive à l'endroit où ils étaient (29), Chasseur - qui n'était pas comme les chasseurs d'aujourd'hui, qui était comme un chasseur de l'ancien temps - Chasseur donc était retourné à la maison par un autre chemin; il n'était plus là. Arrivé sur place, le génie ne voit plus personne. Il dit alors :

- Vraiment, l'homme noir du village a une âme que Dieu lui a donnée. Cette âme est la plus grande de toutes les choses du monde. Donc, ce n'est pas grave.

Voici donc la moralité du conte que je viens de vous raconter. Si, dans ta vie, tu crois en Dieu plus que tout, il n'y a rien dans la brousse qui puisse t'arriver désormais. Le sens du conte, le voici.

SANKOFA : LA QUETE DU SAVOIR LE NOUVEAU-NÉ A LA BARBE BLANCHE

Vous tous, faites attention. Je m'appelle Benoît Kwakou Kra. Je suis le gardien de l'église de Tanokoffikro (30).

L'histoire que je vais raconter est une histoire des temps anciens : c'est cela que je vais vous raconter. Ce n'est pas comme les contes que nous sommes en train de raconter. Ce n'est pas la même chose. Celui qui sait écrire, il n'a qu'à prendre son papier et écrire. C'est une affaire (31) des vieux que je raconterai. C'est une vraie histoire des temps anciens que je raconterai.

On dit : l'enfant qui sait se laver la main, c'est lui qui mange avec les vieux. Toi qui es assis à côté des vieux, tu vas entendre des affaires des vieux. Donc je raconterai cette histoire parce que les pères sont venus et se sont réunis ici (32). Je la raconte pour que tous comprennent, enfants, vieux, et que tous la gardent dans leur mémoire.

Donc, autrefois, un jour, un homme a mis au monde un enfant. Cet enfant, qu'il a mis au monde, dit :

- Je ne connais pas le sens de la vie et du monde (33).

Alors, on lui répond que le sens de la vie et du monde, ce n'est que du mensonge (34).

- Mais ce n'est pas le vrai sens? Tant que moi-même je ne le vois pas de mes yeux, je ne vais pas apprendre la vérité sur cette question.

- Ah, mon enfant, vraiment!

Il répondit :

- Oui, sûrement!

- Bon, c'est bien! Un jour, tu comprendras le vrai sens de la vie et du monde.

En ce temps-là, c'étaient les chevaux qu'on utilisait (35). En ce temps-là il n'existait pas de bicyclettes dans le monde, il n'existait pas de mobylettes. Le père de l'enfant avait son cheval. Il l'a donc pris et il l'a donné à son enfant, car celui-ci avait dit qu'il voulait aller à la découverte du sens de la vie et du monde.

L'enfant dit :

- C'est vraiment cela, papa.

- Si c'est comme cela, voilà la route, prends-la. Mais ce chemin-là est très long.

L'enfant répondit :

- C'est bien, j'ai compris.

L'enfant prit donc le cheval et le voilà en route : *frè frè frè...*

Voici la première chose qu'il a vue. Il est arrivé dans un champ de maïs. Une partie du maïs était petit, une partie avait la tête fleurie et une autre partie avait les tiges sèches. Voilà que dans un unique champ de maïs, une partie était de petite taille, une autre partie était en fleur, une autre partie portait des fruits mûrs sur les flancs, une autre partie était sèche. Qu'est-ce que cela signifie? Il regarde l'endroit avec attention et il continue. Il s'en va, il s'en va.

A un certain moment, il entend comme un bruit de forêt cassée. Ce bruit venait vers lui : *vi vi vi vi vi vi...* Mais, qu'est-ce qu'il y a donc? Voilà Eléphant, juste là devant lui. Eléphant était en train de courir et de venir vers lui : *bi ba ba ba ba...* Ecoutez bien, eh! Mais qu'est-ce que ce grand bruit? Il regarde. Voilà Eléphant avec une flèche dans son corps. Eléphant dit :

- Moi, cette affaire, je ne peux pas la supporter, c'est pour cela que je passe par ici. C'est au Ghana que je veux fuir.

Le voilà parti.

- Mais quelle est cette chose mystérieuse que je viens encore de voir? Je poursuis ma route devant moi.

Après avoir marché un peu, voilà Biche royale. Son corps était entièrement percé de flèches. Biche royale dit :

- Quant à moi, c'est ici le village de mon père, je ne vais nulle part, c'est ici que j'endure la souffrance.

L'enfant le regarde encore avec attention, ensuite il continue son chemin. Il part et il arrive. Voilà un champ : large et vaste. Il est débroussé. On est en train d'y faire des buttes. Arrivé là, il voit un bébé couché sur la première butte (36).

- Eh, bon, c'est bien!

Il s'avance et il salue les travailleurs. On lui donne une chaise et on le fait asseoir tout près du bébé. Quand tous sont réunis, ils ont pris leur daba, ensuite ils ont tapoté le bébé. Donc, ils tapotent le bébé qui est couché sur la première butte. Le bébé se leva. Sa chevelure était blanche, sa barbe était blanche. Or il était le plus vieux de tous.

- Eh! Voilà encore un mystère! C'est bien!

On lui demande la nouvelle. Il répond :

- Mon père m'a mis au monde. Je lui ai dit : je ne connais pas le sens de la vie et du monde. Donc je m'en vais à la recherche. Je suis arrivé ici pour connaître quel est le sens de la vie et du monde.

- Eh! Vraiment! C'est bien. Si c'est pour cela que tu es venu, va là-bas. Tu vois le trou qui est là-bas, va et regarde dedans...

Or il y avait là un grand puits, très, très profond (37)...

- Tu y trouveras le sens de la vie et du monde.

Il répondit :

- J'ai compris.

Le bébé ajouta :

- Regarde dans le trou, regarde dedans, longtemps, longtemps, et bien.

Il regarde longuement, longuement, longuement...

Ils lui demandent :

- Qu'est-ce que tu as vu là dedans?

Il répondit :

- Je n'ai rien vu!

Ils lui disent :

- Regarde bien!

Il regarde, il regarde, il regarde...

Ils lui demandent :

- As-tu vu le fond du trou?

Il répondit :

- Je n'ai pas vu le fond.

Ils lui disent alors :

- Va, c'est cela, le sens de la vie et du monde que tu veux connaître. C'est le trou que nous sommes venus ici te montrer. Est-ce que tu peux jamais voir le fond du trou qui est là-bas?

Il répondit :

- Je ne pourrai jamais voir le fond!

- Donc va! Arrive chez toi. Tu connais la nouvelle que tu dois donner à ton père.

Voilà que l'enfant a rebroussé chemin. Il est parti. Il est arrivé. Il a donné la nouvelle à son papa.

- Eh ! Papa! L'affaire que j'ai vue là...

Son père dit :

- Ne dis rien. Car tout ce que tu as vu là-bas, moi, étant resté ici, je l'ai vu. Donc, dans ton voyage, est-ce que ce n'est pas des tiges de maïs que tu as vues comme première chose?

Il répondit :

- C'est vrai!

- Connais-tu le sens?

Il répondit :

- Je ne connais pas le sens.

Son père dit :

- Fais attention, je vais t'expliquer le sens de chaque chose, une à une. Donc le maïs que tu as vu le premier, voilà qu'il avait une partie des tiges petites, une partie avec des fruits, une autre partie avec des tiges sèches. Si tu ne le sais pas, le maïs petit que tu as vu, ce sont les petits enfants qui sont dans le monde. Le maïs qui était arrivé à produire des épis, ce sont les filles et les garçons qui ont grandi. Celui qui était sec, ce sont les vieux, qui se trouvent dans le monde. Voici la première partie du sens. Les vieux ne finiront jamais dans le monde. Les enfants ne finiront jamais dans le monde. Les garçons et les filles ne finiront jamais dans le monde. Voici tout le sens.

Eléphant que tu as vu en train de courir et qui disait : «Moi, je ne peux pas supporter cette souffrance, c'est pour cela que je m'en vais et que je ne retourne plus ici,» c'est l'homme qui ne peut pas rester dans la maison de son aïeul, l'homme qui est considéré dans la famille, mais qui n'est pas capable d'assumer une petite affaire des vieux (38). Le voilà qui s'en va et qui s'enfuit. Cet homme, c'est Eléphant que tu as vu.

Tandis que l'homme qui peut endurer la souffrance, peut rester dans la maison. Cet homme, c'est Biche royale qui peut endurer la souffrance. Il a été piqué par des flèches (39) empoisonnées. Il t'a dit : «Je vis dans le village de mon père et je ne fuis nulle part.» Cet homme-là, c'est Biche Royale.

Et le trou que tu es parti voir et que le plus vieux de tous t'a montré pour que tu puisses voir le fond? Dans ce trou, tu as regardé longtemps, longtemps. As-tu vu le fond?

Il répondit :

- Je n'ai pas vu le fond.

- As-tu vu le fond du trou?

- Je n'ai pas vu le fond, répondit l'enfant.

- Si tu ne sais pas que le sens de la vie et du monde c'est comme ça, maintenant tu le sais. Aucune personne ne peut connaître le sens complet de la vie et du monde, et cela jusqu'à la fin du monde. Voilà le trou que tu es parti voir.

Puisque le père avait parlé comme cela, le garçon crut à la parole du père, et il a cru aussi à Dieu, car on assure que le sens de la vie et du monde se trouve sur le vrai chemin de Dieu.

La vision que j'ai eue ce soir, la voilà.

- 1) Il s'agit de celui qui voulait constituer ce recueil de contes.
- 2) Terme de respect que la femme utilise à l'égard de son mari.
- 3) Natte utilisée habituellement pour envelopper les cadavres
- 4) Quand on salue quelqu'un, celui-ci, s'il est un homme, répondra : *eya*, ou bien : *eyaon*. C'est le signe qu'il a compris et accepté la salutation. Ensuite, à son tour, il saluera avec une formule appropriée à l'heure du jour et au statut social de l'interlocuteur.
- 5) On traduit le mot bona *munzue* par sacrifice. En réalité le mot bona est beaucoup plus riche de contenu et d'implication que le terme français. On ne peut pas ici présenter une analyse approfondie du mot. Quelques remarques seulement. Le terme *munzue* est habituellement utilisé dans ce genre de phrases : *me ji munzue* : m-à-m. : j'enlève *munzue*. Cela signifie : faire un sacrifice. Pourquoi fait-on un sacrifice? Parce que *munzue wo me won*, *munzue* est sur moi, donc je dois l'enlever. Or *munzue* est sur moi quand, volontairement ou non, j'ai enfreint un interdit, un *kilie*. L'ordre a été perturbé, il doit être rétabli. Cet ordre est rétabli quand j'enlève de mon corps ce qui s'est accumulé sur moi de mal, de mauvais, de souillure. En enfreignant un interdit, en faisant quelque chose que je ne devais pas faire, j'ai attiré sur moi une sorte de malheur. Je m'en libère en faisant un sacrifice.
- 6) Vie, Mort, Sacrifice, Dieu, sont des personnages. On écrira donc leur nom avec une majuscule et sans article.
- 7) M-à-m. : Tu nous surveilles, donc nous ne sommes pas libres de faire ce que nous voulons, nous dépendons totalement de toi.
- 8) M-à-m. : Dans ton ventre. Le siège de la pensée et des sentiments n'est ni le cœur, ni la tête, mais le ventre : c'est lui le roi de tous les membres, nous rappelle un autre conte.
- 9) Campement à quelques km du village du conteur, Broukro.
- 10) Village à une dizaine de km, vers le sud, de celui du conteur.
- 11) Vipère est le nom d'un personnage, donc sera écrit en majuscule et au masculin.
- 12) On pourrait traduire «tornaient», mais le conteur utilise le mot danser.
- 13) Village à deux km de celui du conteur.
- 14) Village à une quinzaine de km, vers le sud, de celui du conteur.
- 15) «Jambes» : un personnage, donc masculin singulier.
- 16) L'accueil que Ventre réserve au visiteur ressemble à la rencontre d'Hammadi et du vieux mendiant dans Kaïdara. Cf. HAMPATE BAH A., Kaïdara, Abidjan, 1972, 72.
- 17) Tout le code de politesse est respecté. On offre d'abord de l'eau et ensuite, une fois que le visiteur est rafraîchi, on lui demande la nouvelle, puis on lui donne du vin ou de la bière. Ensuite vient le festin.
- 18) Il s'agit du micro du magnétophone.
- 19) Le conteur s'adresse à son interlocuteur.
- 20) Sasabonzam : nom d'un génie. Les génies se divisent en deux grandes catégories :
 - A) les *sasabonzam* ou *abonzam*, ou encore *bonzam* : ce sont les géants : très longue chevelure, yeux rouges comme des braises, ongles énormément longs.
 - B) les nains, les angbin. Ils ont les talons en avant et les orteils en arrière. Ils peuvent marcher sur les mains, pieds en l'air. Ils ont une figure humaine, mais ils sont bien plus méchants que les géants. Avec un terme générique, les génies sont appelés : *boronindje* : *boro* : brousse; *nindje* : chose, donc : être de la brousse.
- 21) L'ennemi de la femme : l'homme qui la déteste.
- 22) Réponse de l'interlocuteur.
- 23) Le conteur «voit» les événements se dérouler devant lui. Boutique à une centaine de mètres d'où nous étions réunis.
- 24) Le génie est pressé, il veut s'en aller vite pour attraper la femme. Il craint que la femme puisse arriver au village avant qu'il ne l'attrape.
- 25) Quand quelqu'un demande la route, on ne doit jamais l'accorder tout de suite. Il faut toujours répondre par une formule de politesse : j'ai compris, c'est bien, attends un peu, etc., sinon, le visiteur peut avoir l'impression qu'on veut le chasser. Mais ici, le but n'est pas le même que celui visé dans la coutume. Chasseur veut tout faire pour empêcher que le génie saisisse la femme.
- 26) C'est l'interlocuteur qui répond. Le dialogue avec le conteur devient serré.
- 27) Maintenant la femme sait que son mari est un génie et non pas un homme.
- 28) Sa «viande» : la femme.
- 29) Le génie rebrousse chemin et retourne sur les lieux où Chasseur l'avait invité à boire le vin de palme. N'ayant pas pu avoir la femme, il veut avoir au moins Chasseur.
- 30) Dans chaque communauté villageoise chrétienne il existe une personne qui a la charge de maintenir l'ordre pendant la prière du dimanche. C'est ce personnage qu'on appelle gardien de l'église.
- 31) En bona : djoré : affaire, question, chose, problème, événement, etc. Le conteur veut dire que son conte est un djoré kpa, une «histoire vraie», et non un ato, un mensonge, un conte ordinaire. Vu l'importance du récit, nous avons essayé de suivre de très près le texte dans notre traduction.

32) Ici : à Tanokoffikro. Village de la S/P de Koun Fao. Les pères dont il parle sont : Aimetta Giovanni, Cantino Secondo et moi-même.

33) On traduit ainsi le mot *dulugnan*. Probablement, le mot provient du djula *dugnan*, *dulinyan* monde. Le mot a encore d'autres sens, notamment celui de chose extraordinaire, de chose jamais vue. La traduction «élargie» qu'on donne ici se justifie par le contexte du conte.

34) Probablement ce passage suggère une idée philosophique, à savoir qu'on ne peut pas connaître le sens global des événements et des choses du monde.

35) litt. : Autrefois, c'est le cheval qui est dans le monde.

36) Les champs des paysans bona sont, généralement, en triangle. Ceci, disent les anciens, parce que c'est la position naturelle des pieds de celui qui travaille. C'est dans ce triangle que vont se rejoindre les différentes parcelles. Le sommet de ce triangle, la première butte, est appelée «tête du champ», *atire*. C'est sur cette butte que l'enfant est couché.

37) Le terme bona est très précis : *ngono* ou *mgbono*. Ce sont des trous très profonds qu'on avait creusés pour y chercher de l'or. Il en existe encore dans la brousse autour des villages. Souvent dans ces trous on trouve du gibier, même du gros gibier, tombé accidentellement.

38) litt. : il n'est pas capable de rester dans une petite affaire des vieux. Quand il s'agit de résoudre des questions difficiles, de prendre et d'engager sa propre responsabilité, il préfère partir, démissionner et s'enfuir.

39) En bona : *sambè*. Ce sont de petites flèches empoisonnées qui peuvent tuer à distance, assurent les informateurs. On prend, par exemple, un citron, on le pique avec ce genre de flèches, et la personne au loin, ressent une douleur à ses côtes et elle meurt. On dira alors : *ba to ji sambè* : on l'a empoisonnée de loin.